

LES BÉATITUDES : HEUREUX LES DÉBONNAIRES

Voyant les multitudes, Jésus gravit la montagne et y fit sa demeure. Ses disciples se groupèrent autour de lui. Alors, levant les yeux sur eux, il les enseigna, disant :

« Heureux les pauvres en esprit, car le Royaume des Cieux est à eux !
« Heureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !
« Heureux les débonnaires, car ils posséderont la terre !
« Heureux ceux qui ont faim et soif de justice, car ils seront rassasiés !
« Heureux les miséricordieux, car ils obtiendront miséricorde !
« Heureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu !
« Heureux les pacifiques, car ils seront appelés enfants de Dieu !
« Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le Royaume des Cieux est à eux.

« Heureux serez-vous quand on vous outragera et vous persécutera et qu'on dira faussement toute espèce de mal de vous à cause de moi. Réjouissez-vous, soyez transportés de joie, votre récompense sera grande dans les cieux, car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui vous ont précédés. »

(MATTHIEU, ch. V, v. 1 à 12 ; LUC, ch. VI, v. 20 à 23.)

COMMENTAIRES

Le débonnaire est celui dont toutes les dispositions se dirigent vers la bonté. La bonté essentielle est la disposition constante du Père S'inclinant sur les mondes et sur les peuples, sur chacun et sur tous. Parce qu'elle connaît les causes, la bonté est patiente avec les effets ; parce qu'elle jaillit du permanent, elle est indulgente aux soubresauts du transitoire ; parce qu'elle coule du sommet, elle baigne d'une mansuétude égale tous les bas-fonds ; parce qu'elle naît de la toute-puissance, elle ne craint aucune révolte ; parce qu'elle est belle, elle embrasse toute laideur ; parce qu'elle est vraie, elle encourage les lassitudes égarées.

Le débonnaire marche à la rencontre de la bonté. Il vit encore dans l'erreur, mais il devine le vrai ; le laid choque son instinct encore sommeillant du beau ; c'est par une faiblesse voulue qu'il combat la violence ; c'est parce qu'il a entrevu la Gloire que le courage lui vient de peiner dans les marécages ; c'est parce qu'il sait comment tous les chemins vont à l'éternel qu'aucun échec n'entame sa patiente et forte douceur.

Or, si loin que le meilleur des hommes reste de la Bonté parfaite, cet effort-là est encore celui qui nous est le moins impossible. C'est à cause de cette facilité relative que le débonnaire ne reçoit qu'une récompense terrestre. Quelles ne doivent pas être les difficultés à devenir pauvre, ou pur, ou miséricordieux, puisque Jésus, en ne permettant de ne donner qu'au Père seul le titre de bon, nous montre la valeur sans mesure de la bonté ? La bonté véritable, la bonté entreprenante, active, créatrice, qu'en morale laïque on nomme humanité, philanthropie, altruisme, bienfaisance, dévouement, se nomme, en morale religieuse, la charité ; et elle comporte alors les gestes les plus sublimes, les sacrifices les plus exorbitants. Ce n'est pas l'homme qui l'exerce ; c'est Dieu, par le moyen de l'homme. Voilà pourquoi il a été dit : Le Père seul est bon. Voilà pourquoi Jésus parle seulement des débonnaires.

Les débonnaires sont ces cœurs excellents qui savent accueillir toute la vie, êtres et choses, avec un sourire affable et une candide tendresse. Ils sont doux et bénévoles ; leur obligeance est serviable, leurs prévenances cordiales, et leurs complaisances toutes parfumées d'aimable bonhomie ; ils ne trouvent qu'indulgence aux défauts du prochain, tolérance à ses opinions et s'offrent toujours à concilier les différends. En un mot, les débonnaires se sont nettoyés de toutes les formes fondamentales de l'égoïsme ;

ils ont fait de leur cœur un autel ; ils y disposent tous les jours les actes de leur bienveillance perpétuelle, comme les anciens prêtres disposaient les bois précieux du sacrifice ; et le feu du Ciel, le feu de l'Amour n'a plus qu'à descendre pour les embraser à jamais.

Ce travail préparatoire, cette sculpture en creux, le modelage de ce moule demandent des efforts que ceux-là seuls qui les ont fournis peuvent apprécier. En somme, c'est toute la morale antique, Socrate et Pythagore, Épictète et Marc-Aurèle employés ici au simple sous-œuvre de la morale chrétienne. Ils étaient en leur temps l'édifice ; Jésus a inversé leurs altitudes ; ils sont devenus entre Ses mains les fossés des fondations ; le Temple nouveau sera élevé sur eux par d'invisibles architectes, par les compagnons angéliques ; et les créatures compareront ainsi leur néant avec la totalité divine.

Car elles sont celles qui ne sont pas. Leur vigueur et leur adresse, leurs énergies et leurs sensibilités, leur intelligence ou leur instinct, rien de tout cela ne leur appartient. Tout cela, ce sont des instruments de travail que la Nature leur prête à la naissance, qu'elles doivent lui rendre à la mort, non seulement en bon état spirituel, mais encore améliorés, ou plutôt épurés, rectifiés, embellis, régénérés. Je dis : en bon état spirituel ; car le corps est vieilli à la mort ; les passions semblent affaiblies et l'intelligence vacillante ; mais, en dehors des fibres et des cellules, il y a la force vitale ; en dedans du cœur, il y a le désir ; en dedans du cerveau, il y a la pensée. Ces énergies, comme toutes les autres que je ne nomme pas, se présentent devant le juste Juge, lumineuses ou sombres, selon l'usage que le Moi en a fait ; le Moi est le grand responsable ; et bien souvent il présente des outils rouillés ou gauchis.

Or la cause principale de ses malfaçons, c'est qu'il croit posséder ces instruments de travail ; il le croit si bien qu'il s'identifie à eux. Ne disons-nous pas : « Je suis malade », voulant signifier que notre corps a la fièvre ? Ou bien : « Je suis heureux », quand ce n'est peut-être qu'un parfum errant de l'Invisible qui embaume notre sensibilité ? Non, le Moi, c'est le spectateur, le contrôleur, l'enregistreur, l'acteur en un mot. De même que le centre instinctif n'a pas besoin du corps pour convoiter les effluves du monde matériel, que le centre affectif n'a pas besoin du système nerveux pour aimer ou pour haïr, que le centre intellectuel n'a pas besoin du cerveau pour élire les idées avec lesquelles il pense, le Moi n'a besoin d'aucune de ces trois sphères pour être, pour vouloir, pour agir. Séparé d'elles, il perd sans doute le contact avec l'univers sensoriel, l'esthétique ou le métaphysique ; mais il leur préexiste, il leur survit, il ne dépend pas d'eux. Ils lui sont utiles, certes ; c'est grâce à eux qu'il peut remplir son destin, comme c'est grâce au Moi que toutes ces facultés qui le servent parviennent à l'état glorieux de substances spirituelles pures. Les uns et les autres peuvent vivre séparément ; mais, pour atteindre leur perfection, il leur faut vivre tous ensemble.

L'erreur commune des consciences consiste à identifier le moteur et les roues. Quand une sensation, un sentiment ou une idée me parviennent, ce par quoi je connais cette perception, c'est ma conscience ; ma conscience en outre se connaît elle-même ; c'est cette dernière notion qui est proprement Moi ; c'est dans ce point exigü que dorment les immenses énergies de la Liberté ; c'est, hélas ! de ce point vide que nous sommes tous si orgueilleux.

Il verse les fascinations les plus vraisemblables sur tout ce que nous touchons. Celui qui « a fait fortune » s' imagine devoir sa réussite à son habileté en affaires, à sa volonté de travail et d'économie ; il croit « s'être fait lui-même », alors que les circonstances lui ont été préparées et les forces confiées qui étaient nécessaires à leur utilisation ; à la mort, rien ne lui restera de tous ses labeurs, sauf l'idéal plus ou moins haut vers lequel il les conduisit.

Mais tout ce que le Destin nous donne, malheurs ou bonheurs, c'est toujours à titre d'épreuve ; et les bonheurs sont les plus redoutables de ces sévères examens. Chaque avantage temporel est, en réalité, un devoir nouveau envers ceux de nos frères qui en sont privés. Que deviendrions-nous si, par exemple, la Nature thésaurisait ?

On ne doit donc pas garder les superflus. Temps, argent, forces, intelligence, affection, tout ce que nous n'utilisons pas doit être offert, offert à nos amis, à nos ennemis, aux indifférents, à ceux qui nous déplaisent.

Il faut partager ; il faut accueillir les demandes muettes des créatures inférieures et des choses ; sans attendre de gratitude, sans se rebuter.

Toutes les fois qu'un geste fraternel nous coûte, cela ne montre-t-il pas qu'il est rare ? On ne fait avec aisance que ce que l'on fait souvent. Comme les doigts du pianiste, par des milliers d'exercices, courent sur les touches sans que le regard les guide, il faut d'innombrables essais pénibles à la moindre vertu avant qu'elle devienne partie intégrante de notre personnalité, avant que ses initiatives jaillissent spontanément, au moindre appel des circonstances.

Lorsque la Nature et ses ministres, les dieux de la Terre, auront vu avec quel soin nous faisons valoir leurs dépôts, avec quelle largesse nous en répandons les intérêts, ils nous en confieront de plus en plus importants. Par notre cœur affable, par nos mains ouvertes, par notre oubli de nous-mêmes, nous fertilisons le petit domaine où le Maître nous a installés. Et, au bout du long et loyal fermage, Il nous léguera en bonne propriété ce lopin de terre que nous Lui avons patiemment fait valoir. Telle est la récompense des débonnaires.

SÉDIR, *Le Sermon sur la Montagne*, 1927.

« Heureux les doux et les bons, dit Jésus, car ils posséderont la Terre. » Là encore, au sommet, nous trouvons l'esprit humain réintégré. Uni au Père qui seul est bon, disait Jésus parlant comme homme, il participe de cette bonté absolue. Au cours des siècles sans nombre, il a vaincu le mal, et ses organismes matériels manifestent sur terre, au maximum, cette bonté. Pour nous, retenons que la Douceur et la vraie Bonté sont les clefs du pardon et de toute notre conduite vis-à-vis des choses et des êtres. – Si nous aimons, notre violence s'apaisera peu à peu et nous traiterons toutes les créatures sans impatience et sans colère. La douceur a comme arme le désir, et la violence, la volonté. Cette dernière déchire, maltraite, écarte, et les obstacles se reforment plus invincibles. Le désir, conforme à la volonté de Dieu, est comme un feu doux et subtil pénétrant et durable qui emporte tout. Il tient des lois de l'amour. Oui, les doux s'imposeront même à la matière et à l'esprit triomphant qui sur les ailes de la douceur a atteint le royaume ; le Père donne vraiment une terre à diriger aux petits comme nous qui s'efforceront dans ce sens, il donnera aussi certains petits pouvoirs sur la matière. – Sous l'influence de ce feu vivifiant, les cellules physiques de leur corps se transformeront peu à peu, la douceur leur donnera la clef de l'amour et l'amour le pouvoir sur les cœurs et les esprits. La maladie peut disparaître en présence des doux et des bons, bientôt même la nature ne les craindra plus, les pierres, les plantes, et les animaux leur révéleront leurs secrets.

PHANEG, *En chemin*, 1925.

Heureux ceux qui sont doux car ils posséderont la terre. Nous ne pouvons devenir « doux » qu'en nous oubliant complètement pour ne plus penser qu'aux autres ; nous ne pouvons devenir « bons » qu'en ne pensant plus à nous, car l'agressivité, la méchanceté viennent toujours d'un froissement de notre amour-propre, d'une atteinte portée à nos intérêts.

Les débonnaires sont ceux qui cherchent à abolir l'égoïsme en eux, qui s'efforcent de créer l'unité de leurs facultés par la direction unique qu'ils leur donnent : faire le bonheur de ceux qui les approchent.

C'est ainsi que nous fertiliserons notre Moi, comme le paysan fertilise le sol et l'améliore. Dieu nous fera don du sol qui nous a été confié si nous l'avons défriché et rendu productif.

Tout obéit à l'Homme-Esprit comme tout lui obéissait avant la chute ; après avoir nommé les êtres, il gouvernait la nature, il cultivait le jardin d'Eden. C'est pourquoi l'homme régénéré possède à nouveau la Terre.

La douceur désarme la violence. L'action amène toujours la réaction : une pression sur un ressort provoque de la part de celui-ci une réaction semblable à l'action, mais opposée ; la douceur amène la douceur.

Nous l'avons déjà dit à propos de la destinée et de l'obligation où nous sommes de payer nos fautes, nous

ne serons libérés qu'après avoir réglé notre passif. Or, si nous répondons à la violence par la violence, nous contractons une nouvelle dette, nous nous rendons à nouveau esclaves de la destinée.

Au contraire, en opposant le bien au mal, en répondant à la colère par la douceur, nous interrompons le cycle et nous nous libérons. C'est pourquoi il est écrit : « Ne résistez pas au méchant » (Matt. V, 39). C'est aussi la raison pour laquelle le Christ nous enseigne le pardon des offenses.

La bonté est la plus grande perfection, « Dieu seul est bon » (Matt. XIX, 17). Dieu pardonne à l'homme de l'avoir ignoré, mieux, de l'avoir nié ; n'est-ce pas la bonté suprême ?

O. SPOREYS, *La théognose*, 1948.

On peut dire que la première victoire d'un héros de la foi philadelphique consiste dans la répression et la domination des mouvements irascibles de l'âme, c'est-à-dire dans l'apaisement de ce lion rugissant qui arrête les voyageurs qui se dirigent vers la ville de l'amour fraternel, comme pour les dévorer. [...] Le vrai Philadelphie s'efforce d'imiter la douceur et la patience divines envers les malfaiteurs. Il s'applique à gagner par l'amour ses adversaires, et à vaincre par des services et des présents comme Jacob avec son frère Ésaü ¹. Il ne souhaite pas que le feu du ciel tombe sur eux, mais que les charbons ardents de l'amour s'accumulent sur leur tête. Quant aux hérétiques, à ceux qui ne sont pas de son opinion, ou qui ne se plaisent point dans sa société, il ne les méprise ni ne les persécute par l'épée ou le bûcher ; mais il laisse croître l'ivraie avec le bon grain jusqu'au jour de la moisson, où toute œuvre sera purifiée par le feu. [...]

Comme la politesse et l'amabilité sont des vertus morales, elles seront en lui une grâce chrétienne. Il ne paraîtra donc ni sévère ni revêche. Sa religion ne le rend pas acerbé, ni rude ou bourru envers les autres, mais plutôt bon, aimable et prêt, dès que la moindre occasion s'en présente, à rendre un service agréable et gratuit ; et bien que, selon l'exemple de son Maître – loué soit-Il ! – il recherche grandement la solitude et l'isolement, il ne se fait remarquer, en paraissant au milieu des autres hommes, par aucune singularité, mais il se comporte sans contrainte, selon leurs manières d'être autant qu'il peut le faire innocemment. De sorte que le vrai Philadelphie est l'homme le plus sympathique et le plus serviable du monde ; non seulement d'un commerce honnête mais encore attrayant, et aussi aisé dans les plus hautes sociétés que le mondain. Et il y a autant de différence entre leurs manières qu'entre celles du chambellan qui reçoit un ambassadeur étranger et celles de deux frères tendrement unis. En résumé, personne mieux qu'un Philadelphie ne comprend les vraies réjouissances de l'état de communauté, et la joie constante d'une amitié virile, qui s'étend jusqu'aux facultés extérieures de sa sphère. [...]

Après qu'il a vaincu les lions et les ours, il lui reste à écraser la tête du serpent rusé de la jalousie, qui a su se glisser jusque dans le Paradis. Et il est plus facile de dompter et de ramener à une douce harmonie la colère furieuse et les qualités rudes d'une âme non ordonnée que de déraciner cette perversité plus occulte, et toujours aux aguets, qui a subsisté en plusieurs fidèles éminents dont elle épuise les esprits vitaux et les forces religieuses. Mais le vrai Philadelphie est celui qui est parfaitement satisfait de l'état où il se trouve par la sagesse, la justice et la bonté de Dieu. Il ne pense pas aux avantages et aux immunités dont un autre peut jouir : mais il s'en réjouit volontiers, et lui souhaite un accroissement de grâce et de bénédictions. Car il est assuré que le Seigneur dont il est le fidèle ne manquera pas de le récompenser, s'il le sert ; c'est pourquoi il ne s'inquiète pas des grandeurs, des honneurs et des richesses que le monde peut donner, et il n'envie pas ceux qui les possèdent ; il se soucie encore moins des grâces que son Seigneur envoie à d'autres frères. Il n'aura pas l'outrecuidance de vouloir obliger la Haute Majesté divine à agir de telle façon ou telle façon, à n'accorder ses faveurs qu'aux fidèles de tel ou tel cercle dont les opinions lui seront agréables. Non, il ne pense pas agir ainsi : il préfère les autres à lui-même, et se considère personnellement comme indigne des moindres dons que le Saint-Esprit lui envoie. [...]

¹ Jacob offre un troupeau de bêtes à son frère Ésaü qui voulait le faire périr. (Genèse, XXXII, 18.)

Un homme dont l'esprit est tendu vers le bien public, qui s'applique à être bienfaisant et qui s'efforce de servir les intérêts de son grand Maître, doit s'attendre à essuyer beaucoup de railleries et d'outrages, beaucoup de méprises et de provocations de la part des hommes ingrats et irréfléchis. Mais un vrai Philadelphie ne se laissera pas le moins du monde émouvoir et aigrir pour cela. Car celui qui mène une vie si au-dessus de la critique du monde n'a besoin que de l'approbation de Dieu, de ses saints Anges, et des hommes grands et bons qui ont vécu sur la terre et qui ont été les bienfaiteurs des hommes. Et parce qu'il tient ses regards constamment levés vers eux, il estime peu les médisances du temps actuel, mais demeure fermement résolu à tout surmonter pour les servir, eux et leur postérité. Il ne se laissera pas ébranler dans ses bonnes et nobles intentions, quelque clameur qui s'élève contre lui ; il laissera même mille fois plus volontiers salir son nom et son bonheur temporel en cette vie plutôt que d'abandonner ce qu'il sait et reconnaît être agréable à Dieu et utile à son prochain. Bref, il est, par la grâce du Christ, tellement maître de lui que, tous les hommes l'attaqueraient-ils, ils ne pourraient arriver à lui faire éprouver quelque aigreur.

Jeanne LEADE, *Le messager céleste de la paix universelle*, 1696.

La charité est patiente, elle est pleine de tendresse, elle n'est point envieuse, elle n'est point insolente, elle ne s'enfle point d'orgueil, elle est modeste, elle ne cherche point son propre intérêt ; c'est-à-dire elle ne cherche point ses propres jouissances, mais à plaire à celui qu'elle aime ; elle ne s'emporte point, elle ne soupçonne point le mal, parce que le mal ne saurait l'atteindre ; elle ne se réjouit que dans la vérité ; elle aime tout ; c'est-à-dire elle souhaite du bien à tous ; elle croit tout avec cette simplicité d'enfant qui ouvre la porte des cieux. *Matthieu XIX, 14*. Elle espère tout ; elle supporte tout avec cette obéissance sans bornes qu'elle a pour son bien-aimé. La charité accomplit les commandements évangéliques de son bien-aimé, non par crainte, ni en vue des récompenses, mais uniquement par amour pour lui. La charité ne se sépare jamais de Dieu, et elle ne le saurait, puisqu'elle n'a avec lui qu'un même esprit et une même essence. *I Jean IV, 16-18. I Corinthiens VI, 17 ; XIII, 4-8*.

Ivan Vladimirovitch LOPOUKHINE, *Quelques traits de l'Église intérieure*, 1810.

J'ai souvent agi d'une manière opposée aux desseins de l'amour divin, il me faut donc chercher à connaître ma destinée, ma vocation et le but de mon existence. Dieu est amour ; ma destinée, assimilation à l'amour divin ; ma vocation est donc amour, amour avant toutes choses ; je ne saurais trop répéter ce mot *amour* à mon cœur. Aime Dieu ; aime ton prochain comme toi-même. Que signifient ces paroles ? Les doux sentiments que la divinité a mis dans ton cœur, pour ta conservation et pour ton bonheur, étends-les aussi, par ton activité, aux créatures qui te ressemblent ; traite-les à l'égal de toi-même, c'est-à-dire, ce qui te fait plaisir, accorde-le aussi à ton prochain. Voilà la loi que Dieu a écrite dans ton cœur ; je porte donc partout avec moi le livre de la loi ; je sens tous les jours ce qui est juste, et ce qui ne l'est pas.

Ainsi je n'ai besoin ni de science, ni de bibliothèque, pour être un homme bon, un homme bienfaisant : ainsi toute ma vocation est de devenir bon. Oui, que ce soit mon premier soin, mon premier et mon dernier but, *de devenir le meilleur des hommes*. Mais comment y parvenir ? Qui me mettra sur la voie de la bonté, et de la bonté à son dernier période ? L'amour. L'homme bon est celui qui aime les hommes. Le meilleur homme est celui qui aime le plus ; celui qui s'assimile davantage à la divinité se rapproche aussi d'elle, par un degré plus éminent. Ma résolution est donc d'aimer les hommes. Les hommes, c'est-à-dire tous les hommes sans distinction, sans égard au climat et à la nation, sans égard à la religion ni à aucun autre rapport. Tous les hommes ! Observe bien, mon cœur, tu dois aimer tous les hommes, par conséquent aussi tes ennemis.

Comment agit l'amour ? L'amour veille au bien-être de l'objet aimé ; il est doux, compatissant, miséricordieux ; il pardonne ; il n'est point intéressé : il agit sans égoïsme et dans la seule vue de son amour.

Qui pourrait donc maintenant borner mon amour pour le prochain ? L'amour de moi-même. L'étendue du pur amour est en proportion de la faiblesse de mon amour-propre. Moins l'acte de mon amour tient à l'amour de moi-même, plus mon amour est pur, plus le degré que j'atteins en aimant est élevé. Ainsi mon amour-propre doit tenir la seconde place dans les actions qui concernent le prochain. Ainsi je dois aimer Dieu par rapport à Dieu. Le prochain pour lui-même, et moi seulement autant qu'il est nécessaire, afin d'atteindre le but prescrit par la divinité en me créant, et afin de me conserver pour le bien-être de mes semblables.

Voilà la mesure du véritable amour. Est-il donc si pénible de mener une vie qui nous conduit au ciel ? Moins pénible que je ne l'ai pensé. Renoncer à toutes les richesses, à tous honneurs, vivre dans une perpétuelle contemplation, se mortifier sans cesse, coucher sur la cendre, est-ce là la vie sainte que Dieu exige de nous ? Assurément non ; il nous a créés pour l'activité et non pour de froides contemplations. Enseignez-moi, Seigneur, à marcher dans vos voies. Si je considère la vie humaine, je la vois sous un double aspect : la vie spirituelle ou morale, et la vie civile. La vie spirituelle ou morale doit vouloir le bien ; la vie civile l'exécuter.

La volonté de mon Dieu est que je veuille le bien et que je l'accomplisse ; ainsi l'action doit être réunie à la volonté. Connaître le bien et ne pas le mettre en pratique, ce n'est point accomplir les devoirs de l'homme. Celui-là seul vit selon les lois de l'amour qui connaît et met à exécution ce qu'il connaît. Voilà la vérité, mon Dieu ; c'est pourquoi vous nous avez dit dans vos saintes Écritures : La foi est morte sans les œuvres.

Mais il ne me suffit pas de connaître mes devoirs et de les remplir. Ce n'est ni pour le monde, ni par amour-propre, ni pour les avantages qui pourraient me revenir de leur accomplissement. Il serait ignoble de m'attirer la louange des hommes ou la réputation de bonté pour accomplir mes devoirs. Non, ce n'est que pour vous, ô mon Dieu ! qui êtes l'amour même, et qui voulez que nous vous ressemblions par l'amour.

Je continuerai donc à être bon quand même le monde me regarderait pour méchant ; je continuerai d'aimer, dussé-je ne pas rencontrer un seul cœur qui répondît à mon amour. Je porterai secours au misérable, suivant l'étendue de mes forces, dussé-je être payé d'ingratitude. Mon amour pour l'humanité sera un vrai sentiment, et non une affectation de sentiment.

Je ne donnerai point au nécessaire pour qu'il devienne mon panégyriste ; je n'aiderai point le misérable afin de l'éloigner de mes yeux et de n'être pas importuné par la vue de la misère. Non, je ne serai point bienfaisant parce que mon cœur ne peut supporter sans douleur les larmes des malheureux ; mais je ferai toutes ces œuvres, ô Bonté infinie ! par amour pour Vous, qui m'avez donné tous les hommes pour frères. J'en prends ici la résolution solennelle, Dieu d'amour, faites, par votre bonté, que cette résolution parvienne à maturité pour son exécution.

D'ECKHARTSHAUSEN, *Dieu est l'amour le plus pur*, 1845.

Ceux qui manquent de douceur semblent triompher dans les familles, dans les villes et les nations. Mais est-ce un vrai triomphe ? Non. C'est la peur qui en apparence tient soumis ceux qui sont accablés par un despote, mais en réalité ce n'est qu'un voile qui cache le bouillonnement de la révolte contre le tyran. Ils ne possèdent pas les cœurs de leurs familiers, ni de leurs concitoyens, ni de leurs sujets, ceux qui sont coléreux et dominateurs. [...]

Si vous êtes doux, vous aurez la Terre en héritage. Vous amènerez à Dieu ce domaine qui appartenait à Satan. En effet, votre douceur, qui est aussi amour et humilité, aura vaincu la Haine et l'Orgueil, en tuant dans les âmes le roi abject de l'orgueil et de la haine, et le monde vous appartiendra, et donc appartiendra à Dieu, car vous serez les justes qui reconnaissent Dieu comme le Maître absolu de la création, à qui on doit donner louange et bénédiction et rendre tout ce qui Lui appartient.

Maria VALTORTA, *L'Évangile tel qu'il m'a été révélé*, vol. III, 1956.

Il est plus facile d'aimer l'humanité abstraite que le prochain trop concret. En ces temps-ci, où les abstractions ont soif du sang de leurs victimes aveugles, il est opportun de rappeler que jamais Jésus ne nous enjoint d'aimer « l'humanité ». L'enseignement le plus spirituel est aussi le plus réaliste : *Si tu n'aimes pas ton prochain que tu vois...* Oui, tout d'abord, « ton prochain que tu vois ² ». Non celui des antipodes, moins encore l'abstraction « humanité », mais le monsieur qui vient de marcher sur tes cors en omettant de s'excuser, le quidam qui te crispe avec sa tête à gifles, la postière qui te ferme son guichet au nez pour aller dépanner une collègue qui sèche devant ses mots croisés, et ainsi de suite. Car ce n'est que dans les petites choses qu'on reconnaît les grands sentiments et les vertus profondes. Tel qui s'avère magnanime devant une offense grave peut, un quart d'heure après, ne pas savoir garder la mesure devant une petite indécatesse ou perdre tout sang-froid devant le « bon mot » qui le ridiculise un tantinet. Ecce homo !...

Méfions-nous toujours des grands mots, des slogans, des formules dites « généreuses », mais vides de tout contenu objectif. Au nom de l'humanité (abstraite), le prochain (concret) ne s'est-il pas fait massacrer, incarcérer, torturer, affamer à des millions d'exemplaires ? Jadis, lorsque l'humanité n'était pas à la mode, les guerres avaient rarement ce caractère implacable, inhumain, universel et monstrueusement impersonnel qui distingue nos « croisades pour le Droit et la Liberté ».

L'Évangile ne se perd pas en idéologie. Le Sauveur de l'humanité la voit, Lui, comme une réalité concrète et précise. Mais Il sait nos limitations et ne nous propose de l'aimer que là où notre amour ne risque pas de se dissiper dans le vide. Il ne nous invite à le servir que là où cette action exige un effort pratique et un objectif à notre portée : le prochain ! Le prochain vivant, agissant, souffrant : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits, c'est à moi que vous les avez faites. »

Ce que nous pouvons réellement saisir de l'humanité réside dans le prochain, bâti à notre échelle. Et ce prochain est, comme son nom l'indique, proche de nous. Partout où nous faisons l'expérience d'être individuels comme nous, responsables comme nous, identifiables comme nous, nous sommes en face du « prochain », tel que le définit l'Évangile. Et, quels que soient ces « prochains » successifs, du pire au meilleur, du plus borné au plus intelligent, du plus sympathique au plus répulsif, sachons qu'ils sont « nous », sous un autre aspect, autant que nous sommes « eux », sous un mode dont nous n'avons pas conscience actuellement, car il n'est sans doute pas, parmi nos milliards de cellules, une seule qui n'ait été animée ou ne doive l'être un jour par quelqu'un de nos frères, ni, parmi leurs milliards de cellules, quelques-unes qui n'aient été ou ne doivent être une fois empruntées et animées par nous.

Une des pires aberrations d'un siècle qui n'en est plus à les compter, c'est de pousser le trop fameux « amour de l'humanité » jusqu'au seuil de réversibilité où il se transforme en haine du prochain qui ne pense pas tout à fait comme nous. Intransigeance paradoxale, qui va de pair avec de belles homélies sur la « Liberté », « le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes », la stigmatisation de la « discrimination raciale » – cette dernière, ô ironie, condamnée le plus énergiquement par les adeptes les plus sectaires d'une « discrimination idéologique » autrement impitoyable !

Ainsi va le monde, livré aux abstracteurs de quintessence ! Ainsi vont les hommes de ce temps, livrés à leurs mauvais bergers pour avoir rejeté ou défiguré l'enseignement de l'unique et légitime Berger !

L'homme est l'homme, c'est entendu ! Mais que les « chrétiens » tombent, eux aussi, dans le panneau de cet humanitarisme sans charité, tout en se croyant dans la ligne droite de leur foi, c'est à croire qu'ils n'ont jamais lu l'Évangile, code suprême de cette foi !

André SAVORET, *L'humanité dans le prochain*, 1958.

² « Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? » (1 Jean, IV, 20.)